

Extrait n°2 du livre :

Née d'une terre inconnue

de

Jean-Paul Bouchet

Renseignements, autres extraits, commande sur :

<http://www.jeanpaulbouchet.fr>

La Cascade

Fabien, le portable collé à l'oreille, riait :

- Un vaudeville ! Vous avez trouvé l'expression exacte. J'irai voir Pierrot demain. D'après Cécile, il aura du mal à s'en remettre... J'ignore encore combien de temps elle restera au Prieuré mais rassurez-vous, je veillerai sur elle !... Elle me paraît moins fade. A mon avis, elle a un soupçon de personnalité... Elle est revenue à la charge avec le tableau... J'ai eu droit à un interrogatoire serré. Elle veut tout savoir... Vous pouvez compter sur moi, le secret sera bien gardé... Comme vous voulez !... Pour demain, elle ne m'a rien dit de particulier, je pense que la petite Cosette commencera par s'acheter des fringues... Et pour la location de la chasse ?... D'accord ! Je vous tiendrai au courant... Bonne nuit !

Il se leva pour remettre une bûche dans le fourneau. Cosette ! Ce nom lui était venu à l'esprit d'un coup. C'est vrai qu'elle ressemblait à Cosette. Elle avait un visage d'enfant malgré son âge. Des traits fins et un sourire lumineux même sous la pluie. Il jura : l'eau chaude ! Il avait oublié de remettre en fonction le chauffe-eau ! Peut-être l'avait-il fait machinalement ? Non ! Il avait démarré le groupe électrogène pour la visite. Il avait entendu la pompe à chaleur ronronner mais il avait jugé inutile d'enclencher les surpresseurs. Il regarda la pendule : dix heures ! C'était trop tard ! Elle était fatiguée et devait déjà dormir. Il lui proposerait demain, de prendre une douche chez lui.

Le portable sonna, Cécile sursauta et se leva d'un bond. Quelques secondes durant, elle se demanda où elle était, puis se précipita vers son sac à main en fouillant fébrilement à l'intérieur. Elle s'affola en voyant le nom de sa mère s'afficher lorsqu'elle prit la communication. Elle s'alarma encore plus en entendant sa voix éraillée.

- Où es-tu ?

- A Vallon, au prieuré ! Que vous arrive-t-il ? Que s'est-il passé ?

- Rien, rassure-toi ! Je suis très inquiète.

- Daniel a eu un accident ?

- Non ! Il va très bien, il est bien rentré. Il vient de nous téléphoner.

Cécile regarda la pendule sur la cheminée.

- A minuit ?

- Oui ! Il se fait du souci à ton sujet.

- Il vous a réveillée pour vous confier ses états d'âme ?

- Il m'a fait part de votre dispute et de ton intention de ne pas vendre ta propriété... de ton attitude, aussi ! Ça le tourmente. Tu comprends ?

- Vous voulez dire qu'il n'a pas attendu demain matin pour vous tenir informée de ma décision ?

- Il ressentait le besoin de se confier. Il faut se mettre à sa place !

- Ma chère maman, à sa place, j'aurais commencé par répondre aux messages de mon épouse sans alarmer toute la famille.

- Il pense que c'est inutile. Tu t'obstines à camper sur tes positions. Il ne parviendra pas à te faire changer d'avis. Je craignais depuis le début que cet héritage nous porte malheur. Dépêche-toi de tout vendre ! Tu as déjà un acheteur. Profite et fais profiter tes enfants du pactole ! Ne sois pas égoïste !

Cécile serrait les dents d'indignation. Elle se força à rester calme :

- Pensez-vous vraiment, maman, que je me conduis comme une écervelée n'ayant pas d'autre ambition que de satisfaire ses envies personnelles ? N'ai-je pas prouvé, par le passé, mon dévouement et ma générosité ?

- Bien sûr ! Mais d'après Daniel tu as beaucoup changé depuis l'ouverture de ce testament.

- Pas du tout ! Je souhaite simplement bénéficier d'un sursis avant de prendre la décision hâtive de tout solder. Il n'est pas si compliqué de me comprendre.

- Combien de temps de réflexion t'accordes-tu ?

- Quelques jours !

Cécile entendit sa mère soupirer.

- Plus ce délai sera court, mieux se sera pour nous tous. J'ai peur pour ton couple.

- Je m'efforcerai de faire mon possible pour vous rassurer au plus vite.

- Tu es gentille, comme d'habitude. Je suis soulagée. Pense à nous !

- Je ne fais que ça ! Je vous en prie, allez vous recoucher ! Nous reprendrons notre conversation demain.

- Tu as raison. La nuit porte conseil. J'attends avec impatience un dénouement heureux à cette situation angoissante. Encore une fois : pense à nous ! Je t'embrasse.

- Je vous embrasse aussi. A demain !

Cécile, abasourdie, s'énerva brusquement. Daniel, le lâche, commençait son œuvre de destruction en attaquant le bastion le plus faible, sa belle-mère. Elle regarda de nouveau la pendule, eut un doute et vérifia sur son portable : il était bien minuit passé. Elle s'était assoupie et avait dormi quatre heures d'un sommeil comateux. Pendant ce temps, son mari n'avait pas hésité à réveiller Geneviève en prenant les devants pour lui confier ses soi-disant problèmes. Il se faisait du souci ! S'était-il inquiété en abandonnant son épouse sous la pluie, au bord de la route ? Il savait pertinemment qu'il provoquerait un mouvement de panique chez les Bourdin-Lesire pour s'en faire des alliés. Ne sois pas égoïste ! Pense à ta famille ! Elle n'avait fait que ça pendant toute sa vie ! Que demandait-elle ? Un mince sursis pour mieux découvrir son père.

Le portable sonna de nouveau. Elle décrocha :

- C'est encore moi. J'ai oublié de te dire que papa ne voit aucun inconvénient à ce que tu t'installes comme bouquiniste sur les quais de la Mégisserie. Bonne nuit, ma chérie !

- Bonne nuit, maman ! Embrassez-le pour moi !

Cécile frissonna, enfila son peignoir. Elle déposa deux bûches sur les braises de la cheminée et regarda les flammes lécher les écorces moussues. Elle ne décolerait pas. Daniel agissait avec son machiavélisme habituel contre sa femme et elle ne pouvait pas supporter les attaques cyniques qu'il destinait auparavant à ses concurrents. Il était connu dans les affaires comme un rouleau compresseur et s'en vantait. Selon lui, il se régala à écraser sur son passage tous ceux qui

osaient se dresser contre lui. Elle avait souvent souffert de son attitude. Son épouse, la mère de ses enfants méritait-elle ce même traitement ? Sa gorge se noua. Elle avait envie de pleurer, d'évacuer. Les larmes lui brouillèrent la vue. Elle se releva et fouilla dans son sac à main pour en sortir un mouchoir encore humide.

Fabien poussa la porte du chenil en tenant à bout de bras le seau de granulés. Les cadets, emportés par la fougue de leur jeunesse, sautaient en tous sens en aboyant. Certains effrontés se dressèrent contre lui. Il les repoussa du genou en riant.

- Calme ! Doucement mes beaux ! Vous aurez tous à manger.

Il se fraya un passage vers la mangeoire, en écartant de la botte les indisciplinés, puis cria en levant le bras :

- Arrière !

Tous les chiens se figèrent puis reculèrent contre le grillage. Satisfait de leur obéissance, il étala la nourriture sur toute la longueur de l'auge. Il sourit en voyant, comme d'habitude, le vieux Finaud saliver en le regardant de ses yeux implorants.

- Allez !

A l'ordre, la meute se précipita sur la mangeoire sauf Cybèle qui préférait se faire flatter. Il le savait. Tous les matins le rituel était invariable. Il entre-ouvrit la porte du chenil, la chienne sortit et s'arrêta devant une vieille casserole déposée à son attention. Fabien la suivit et se baissa pour la caresser jusqu'à ce qu'elle daigne enfin s'intéresser à sa gamelle.

- Bonjour monsieur Mistre ! Il est malade ?

Il sursauta et leva la tête. Cécile, flottant dans le costume de chasse de François, le regardait d'un air inquiet. Elle ressemblait à un clochard. Il se retint de sourire.

- Bonjour madame ! C'est Cybèle. Elle est tellement attachée à l'homme qu'elle préfère les câlins à la nourriture. Je suis obligé de la séparer des autres sinon elle se laisserait mourir de faim.

- Elle est très belle !

- Oui ! Votre père l'aimait beaucoup. C'est une excellente rapprocheuse¹, lanceuse² et de bon retour³ mais pas assez dominante. Elle ne s'impose jamais. Nous avons du mal à évaluer ses qualités et pourtant elle n'en manque pas. C'est une soumise, la Cybèle ! Le mieux est de l'emmener seule à la chasse. C'est là où elle se révèle vraiment car elle n'est pas étouffée par les autres. Excusez-moi d'employer des termes trop techniques ! Vous ne devez rien comprendre à mon jargon. Vous avez bien dormi ?

- Très bien jusqu'à minuit et très mal après !

- Vous aviez froid ?

Cécile esquissa un sourire indulgent.

- Pas du tout ! C'est plus compliqué que ça. Continuez, s'il vous plaît, de me parler de Cybèle ! Je veux tout savoir sur elle. Est-ce si important, pour une chienne de chasse, d'être dominante ?

- Je me suis mal exprimé. Je voulais simplement dire qu'il faut un minimum de caractère pour s'imposer au sein d'une meute. Si un chien trop timide ne fait que suivre bêtement ses

¹ Chienne qui prend la piste d'un gibier qui est passé longtemps avant.

² Chienne qui débusque un animal de chasse et le poursuit.

³ Chienne qui revient rapidement vers son maître après avoir chassé.

congénères, il ne sert à rien. Sur un défaut, par exemple, il doit persister dans sa quête et ne rallier que s'il est sûr que les autres sont sur la bonne voie. S'il est résigné à emboîter le pas à ceux qui crient le plus fort en pensant qu'ils ont raison, c'est foutu ! Valmy, où est-il ?

- Je n'osais pas le sortir sans votre avis. J'avais peur qu'il ne m'obéisse pas et se sauve.

- Ça ne risque rien. Un setter bien dressé est l'ombre de son maître. Il attend ses ordres.

- J'irai lui ouvrir. Quel âge a Cybèle ?

- Quatre ans ! Elle s'est déclarée tard. Elle a eu le déclic à dix-huit mois. Je n'y croyais plus. François a toujours été persuadé qu'elle était une toute bonne. Il a persisté et quand je la vois chasser maintenant, je me dis qu'il avait raison.

- C'est quoi le déclic ?

Fabien hochait plusieurs fois la tête. Il s'enferma dans une profonde réflexion puis parla enfin en cherchant ses mots.

- Ben ! Le déclic, c'est difficile à dire... Je ne sais pas trop... Sans savoir pourquoi, un chien se déclare... C'est-à-dire que d'un coup, l'odeur du gibier... l'inspire... C'est ça, l'inspire ! Il l'avait pourtant flairée des dizaines de fois mais sans vraiment s'exciter... Voilà que, d'un coup, il se passe un truc dans sa tête et il se met à chasser. François appelait ça le déclic. C'est bizarre, un déclic... Si ça se trouve, il existe un autre mot.

- A mon avis, c'est un choc émotionnel. Personnellement, j'ai eu le déclic hier.

- Vous ?

Cécile éclata de rire en voyant Fabien, paralysé par la surprise. Elle reprit son sérieux.

- Oui, monsieur Mistre ! D'abord merci pour l'histoire de Cybèle qui est une magnifique leçon de vie. Cette chienne qui porte le nom d'une déesse de la nature, me rappelle étrangement une personne que je croyais connaître. Quant au déclic, j'avoue l'avoir ressenti en découvrant l'étang et surtout sa cascade. Je suis impatiente d'admirer, au plus près, cette huitième merveille du monde. Je longerai la rive et...

- Il n'y a pas de rive au fond de la reculée. La falaise s'enfonce dans l'étang. Si vous voulez vraiment la voir de près, il faut prendre la barque.

- Mais je ne sais pas ramer !

- Ce n'est pas un problème, je peux vous y conduire.

- Quand ?

- Tout de suite puisque vous êtes si pressée. Allez sortir Valmy ! Il doit s'impatienter, lui aussi. Pendant ce temps, je nourrirai les chevaux. Nous serons tranquilles pour la matinée.

A la vanne, Fabien, en cuissardes, vidait la barque, remplie par les averses de la veille, à grands coups d'écope. Cécile regardait l'étang complètement embrumé. La visibilité n'excédait pas une vingtaine de mètres. Elle frissonna et boutonna la veste de chasse jusqu'au col. Elle perçut des sifflements qui déchiraient l'air au-dessus de sa tête. Elle leva les yeux mais ne vit rien. Elle demanda :

- Vous avez entendu ?

- Oui ! C'est un vol de canards. C'est tout bon ! Le passage va commencer.

- C'est bête ! On ne voit vraiment rien.
- C'est bon signe ! La journée se présente bien.

Cécile sourit.

- Vous positivez tout le temps ou vous le faites uniquement quand je suis là ?

- Pas du tout ! Sans avoir consulté la météo, je vous annonce qu'il fera beau aujourd'hui. Selon le vieux dicton : « Brouillard dans la vallée : paysan à ta journée ! Brouillard sur le mont : rentre à la maison ! » Je vous affirme qu'il ne pleuvra pas aujourd'hui. Vous saurez aussi qu'il fait toujours beau pour quelque chose en Franche-Comté. S'il pleut, c'est bon pour les rivières, les lacs et les forêts. S'il neige, c'est bon pour les réserves d'eau. S'il gèle fort, le froid nous débarrasse des parasites du bois et favorise la germination des graines. S'il...

Cécile ne put s'empêcher de rire et ironisa.

- En résumé, le mauvais temps n'existe pas dans votre pays.

Fabien arrêta d'écoper et la regarda. Son visage grave reflétait une profonde tristesse.

- Malheureusement, il existe ! En 2003, l'année de la canicule, c'était effrayant. Il n'allait pas bien, François. Il a vécu des moments terribles... terribles...

- Il ne supportait pas la chaleur ?

- Si, mais la température de l'eau était montée à vingt-quatre degrés au fond de l'étang. La source de la cascade était tarie et les marais s'asséchaient. Tous les matins, nous allions voir si les truites ne tournaient pas de l'œil et nous y retournions même le soir. Un jour, nous en avons trouvé quatre, le ventre en l'air. Des belles ! Dont deux reproductrices d'au moins deux livres ! Des zébrées de souche. Il chialait comme un gosse. Il était sûr que le sanctuaire allait disparaître. Il de-

venait fou, François. Des années d'effort, toute sa vie, balayées par cette saloperie de beau temps. Vous voyez, quand on a vécu ça, on n'est plus comme avant.

Il renifla et continua à écoper en hochant la tête. Cécile insista :

- Qu'appellez-vous le sanctuaire ?

Fabien leva la tête et sourit.

- C'est la partie rocheuse de l'étang qui se situe aux abords de la cascade. C'est François qui la nommait ainsi en plaisantant. D'après lui, vivent à cet endroit les authentiques truites de souche franc-comtoise, non polluées génétiquement par les alevinages. Des vraies ! Comme celles que peignait Courbet. Il en était très fier et faisait tout son possible pour préserver l'espèce. Le sanctuaire ! Il le faisait visiter à des scientifiques en se présentant comme le gardien du temple. Il était drôle, François !

- Il ne les pêchait jamais ?

- Si pourquoi ?

- Je ne comprends pas. Vous avez dit qu'il préservait l'espèce.

- Et alors ? Ça n'a pas de rapport. Il prélevait suffisamment pour éviter une surpopulation et respecter l'équilibre. Il observait la reproduction et décidait des quotas de pêche. Par contre pour les brochets et les perches, il ne s'imposait pas de restriction car ce sont les prédateurs des truitelles. Vous comprenez ?

- J'essaie ! J'ai surtout compris la complexité à gérer, avec sagesse, la faune de l'étang. Vous me serez indispensable, monsieur Mistre !

- Je ferai mon possible. J'ai fini d'écoper. Vous pouvez monter. Asseyez-vous à l'arrière de la barque sur le banc.

Cécile enjamba prudemment les planches de bord, posa une botte sur le fond glissant de l'embarcation qui s'éloigna légèrement de la rive. Elle poussa un petit cri de surprise. Fabien la rassura.

- Vous ne risquez rien. Je maintiens la barque. Elle n'ira pas plus loin. Maintenant l'autre jambe !

- J'ai la trouille de faire le grand écart.

- Donnez-moi la main ! Ce sera plus simple.

Elle lui tendit le bras qu'il empoigna fermement pour la tirer vers lui. Elle hésitait encore et résistait. Il se moqua d'elle :

- Si votre père vous voyait, il ne serait pas fier de sa fille. Penchez-vous vers moi et appuyez-vous sur mon épaule !

Elle obéit. Elle leva le pied posé sur la terre ferme et se retrouva debout dans la barque qui se mit à tanguer. Elle s'inquiéta :

- C'est normal ce roulis ?

- Oui ! Baissez-vous et allez vous asseoir !

Elle s'accroupit et se retourna pour s'installer sur le siège face à Fabien, qui ne put s'empêcher de rire en voyant son visage rougi par l'émotion.

- C'est la première fois que vous montez dans une barque ?

- Oui ! L'étang est profond ?

- Dix mètres au moins. Rassurez-vous, les corps des noyés remontent toujours en surface !

- Vous êtes sympa ! C'est sérieux ?

- Non ! Je plaisantais. Deux mètres cinquante maxi ! Ça vous va ? Détendez-vous ! Il est impossible de faire chavirer une barque à fond plat sans le faire exprès. Elle ne peut pas non plus couler car les caissons des sièges sont remplis de mousse de polystyrène. Vous ne courez absolument aucun risque. Ça va mieux ?

- Je me force un peu. Je pense pouvoir résister au mal de mer pendant l'expédition. Allons-y !

Fabien tira sur une corde et remonta un seau métallique rempli de béton qui servait d'amarre. Il le déposa à ses pieds puis commença à ramer. La barque glissait lentement sans accoups et Cécile regardait la berge défiler. Le silence n'était troublé que par le clapotis des vagues. La brume, peu à peu, se dissipait et s'écharpait en lambeaux qui effleuraient la surface de l'eau. Par endroits, le voile s'agrippait aux roseaux. Des couleurs délavées apparaissaient timidement et des nuances bleues émergeaient du ciel laiteux. Elle chuchota :

- C'est magique ! Vous aviez raison, ce sera une belle journée.

- Parlez plus fort !

- Pourquoi ?

- Un vol de canards s'est posé. Il ne faut pas les effrayer.

- Je ne comprends pas votre raisonnement !

Fabien monta les rames le plus haut possible, les lâcha pour frapper la surface de l'eau. Il sourit en entendant le bruit de gifles qui retentit jusqu'aux falaises en provoquant des cancanements d'indignation. Cécile s'offusqua de cette atteinte à la sérénité des lieux.

- Pouvez-vous m'expliquer votre manœuvre ?

- Des canards en migration se sont posés. La brume est trop épaisse pour qu'ils nous distinguent. Il faut les prévenir de notre présence afin qu'ils aient le temps de se dissimuler dans les marais. Si par malheur, ils sont surpris brutalement par l'arrivée silencieuse de la barque, nous provoquerons un mouvement de panique. Ils s'envoleront et ne reviendront pas niches.

- Si j'ai bien compris, il faut faire du bruit pour ne pas effrayer les animaux sauvages ?

- C'est paradoxal mais évident. Un lièvre, par exemple, est beaucoup plus affolé d'être chassé par un chien muet que par une meute qui hurle. Il lui est plus facile d'évaluer le danger, de garder ses distances avec ses poursuivants et de ruser en accumulant les défauts. Suis-je clair ?

- Parfaitement ! Je retiendrai la leçon. C'est mon père qui vous a appris toutes ces choses ?

- En partie !

- Que faisiez-vous avant d'être à son service ?

- J'étais piqueur. Je m'occupais d'une meute créancée sur le cerf.

- Dans la région ?

- Non !

- Où ?

- Assez loin d'ici !

Cécile n'insista pas et observa le paysage qui changeait à chaque instant. Les sapins qui coiffaient les falaises encore invisibles semblaient suspendus dans un ciel de plus en plus bleu. Les odeurs et même les sons variaient. Le murmure qu'elle percevait depuis la vanne devenait un bourdonnement puis un grondement continu. Fabien donna encore quelques coups de rames puis s'arrêta.

- Ecoutez ! On s'approche de la cascade.

La barque continua à glisser sur sa lancée. La falaise émergea lentement de sa gangue brumeuse et la cascade apparut. Un rayon de soleil éclairait le déferlement des lames d'eau scintillantes qui jaillissaient de la paroi de roche et disparaissaient dans l'étang en un tourbillon d'écume. Cécile, abasourdie par le spectacle, restait muette d'admiration. Elle ne l'avait

pas imaginée aussi haute ni aussi impétueuse. Le courant la rapprochait des remous qui clapotaient contre la proue de l'embarcation. Fabien détourna d'un coup de rame sa trajectoire.

- S'il vous plaît, monsieur Mistre ! Laissons-nous dériver, je voudrais la voir de plus près.

La barque, livrée aux vagues, tournoya. Les embruns vaporeux déposaient des gouttelettes d'eau sur les cheveux de Cécile et son visage luisait. Fabien rompit l'enchantement :

- Maintenant, nous devons nous tenir à distance.

Il appuya sur les rames pour s'écarter des flots qui les poussaient vers la falaise.

- Pourquoi ?

- Regardez au-dessus de vous !

Elle leva la tête. Une caverne creusait la façade de roche.

- C'est dangereux ?

- Très ! Je tiens à vous ramener saine et sauve.

- Des rochers peuvent se détacher de la paroi ?

- Peut-être ! Il est surtout certain que nous prenons le risque de nous exposer à la chute des pains de glace qui pendent de la voûte. Vous les voyez ? Il ne gèle plus assez fort le matin. Ils se détacheront les uns après les autres pour se fracasser sur les rochers en projetant des morceaux de plusieurs kilos dans l'étang.

Cécile observa plus attentivement l'entrée de la grotte. Les stalactites de glace, alignés le long de l'arcade, ressemblaient aux dents acérées d'une gigantesque gueule de dragon qui défendrait, tel un cerbère, le sanctuaire des truites.

- En été, on peut visiter cette caverne sans risque ?

- Bien sûr ! La voûte est formée par une dalle de calcaire homogène. Elle est légèrement fissurée par endroits mais pas suffisamment pour qu'un rocher s'en détache.

- Elle est profonde ?

- Une quinzaine de mètres, tout au plus. Voulez-vous qu'on rentre ? Vous semblez avoir froid.

- Oui ! J'en ai assez vu pour aujourd'hui. Comment fait-on pour accéder à cette grotte ?

- C'est facile. Il faut passer par le sommet de la falaise. Arrivé sur place, il suffit d'attacher une corde au sapin le plus proche, de la laisser pendre dans le vide jusqu'à la corniche de l'entrée et de descendre quelques mètres en rappel. C'est un jeu d'enfant. Votre père le faisait souvent. Il pensait que c'était le refuge des moines pendant la révolution. C'est là qu'il a trouvé le pot à pharmacie en étain. Il a découvert aussi des morceaux de bois calcinés et des cendres prouvant que cette grotte avait été habitée.

- Mon père aimait cet endroit, n'est-ce pas ?

- Il disait souvent que c'était un paradis. Je pense qu'il avait raison. J'en profite pour vous signaler qu'il souhaitait qu'une partie de ses cendres soient dispersées dans la grotte et sur la cascade.

- Ce sera fait !

Cécile regardait les rives. Il lui semblait que la barque était immobile et que le paysage défilait sous ses yeux. La brume s'était dissipée. Elle apercevait, par-dessus les marais, le pied des falaises qui baignait dans l'étang. Elle s'étonna :

- C'est magique ! Au moindre déplacement le paysage change. On a l'impression d'être dans un kaléidoscope.

- A chaque minute, aussi ! Le soleil commence par éclairer les crêtes. En montant, il illumine lentement la face ouest du

sommet jusqu'à la base puis c'est au tour de l'étang. Le soir, en déclinant, il éclaire les falaises de l'est.

- Vous voulez dire que nous sommes au centre d'une horloge solaire ?

Fabien rit :

- Absolument ! J'aime beaucoup votre comparaison. Quand votre père pêchait, il n'avait pas besoin de montre. Il savait qu'il était midi quand la grotte sortait de l'ombre...

Cécile sursauta en entendant son portable sonner. Elle fouilla nerveusement dans sa poche pour le sortir, regarda l'écran, appuya sur une touche et le posa à côté d'elle.

- Monsieur Mistre ! Le notaire a-t-il votre numéro de portable ?

- Bien sûr ! C'est lui qui m'a prévenu de votre visite.

- Je vous avertis que mon mari ne tardera pas à vous appeler pour prendre de mes nouvelles. Je vous demande de lui répondre que tout va pour le mieux et que vous n'avez pas l'intention, selon son expression favorite, de vous immiscer dans nos affaires conjugales. Suis-je claire ?

- Oui ! Mais...

Le portable sonna de nouveau. Cécile, agacée, observa l'écran et prit la communication. Elle écouta quelques secondes puis sourit :

- Je suis en barque sur l'étang... C'est un endroit paradisiaque... Ne vous inquiétez pas ! Ce n'est pas moi qui rame... Encore une fois, pas pour l'instant !... Il ment... Dites-lui de cesser de vous harceler... Je vous embrasse aussi.

Elle raccrocha et regarda Fabien d'un air grave.

- C'était ma mère. Monsieur Mistre, j'ai le regret de vous annoncer que la mobilisation générale est décrétée. Mon mari restera prudemment en arrière pour faire monter en première

ligne mon père adoptif, mes enfants puis ma sœur et peut-être mon frère. Si nécessaire, ses troupes supplétives arriveront de partout, en commençant par mes beaux-parents puis mes amies. Je devrai faire front. Voilà c'est tout ! Autre détail d'importance : Je dois absolument changer d'accoutrement pour aller faire mes courses et renouveler ma garde-robe. Pouvez-vous aller dans le premier magasin d'articles de sport et m'acheter un jogging et des baskets pour que je puisse sortir décentement ?

- Aucun problème !

- Autre question : mon père avait-il une voiture ?

- Bien sûr ! Il avait un quatre-quatre.

Cécile fronça les sourcils.

- Je m'en doutais. Je crains de ne pas savoir conduire ce genre de véhicule.

- Je vous prêterai la mienne. C'est une vieille Clio. Je vous informe que, dans une chambre du prieuré, une armoire contient des vêtements féminins.

- Mon père avait une amie ?

- Non ! Il était veuf.

- J'ignorais qu'il était marié ! Quand est décédée son épouse ?

- Peu de temps après leur mariage. C'est une sale histoire. François n'aimait pas en parler. Enfin c'est la vie ! On ne sait jamais ce qui nous attend. Je vous raconterai.

Le verbe au futur n'incita pas Cécile, intriguée, à insister sur les raisons de la mort. Persuadée que les confidences spontanées sont les meilleures, elle décida de changer de conversation.

- Si j'ai bien compris, les vêtements datent de plus de quarante ans.

- Au moins ! Ils sont tout de même en bon état. Vous verrez. François avait acheté chez un antiquaire une armoire franco-comtoise en noyer pour meubler la chambre bleue. Il m'avait demandé de l'aider à descendre une malle du grenier. Quand il l'a ouverte, j'ai bien vu qu'il avait de la peine. Il m'a dit de tout ranger sur les rayons et il est parti. Les habits étaient dans des housses et aucun n'était mité. A mon avis, ils sont à peu près à votre taille. Ils sont peut-être un peu démodés mais ils peuvent encore servir.

Cécile ne put s'empêcher de sourire.

- Je les essaierai.

Le portable de Fabien sonna, il le sortit d'un sac en plastique plié dans sa poche et prit la communication :

- Oui, monsieur Mangin, c'est moi... Elle va bien... Pourquoi ?

- Passez-le-moi, monsieur Mistre !

Surpris, il lui tendit le téléphone.

- C'est Cécile ! Si je ne t'ai pas répondu tout à l'heure, ce n'est pas pour que tu prennes de mes nouvelles par personne interposée. Je t'interdis d'alarmer toute la famille et ma mère en particulier. Au cas où, lâchement, tu demanderais l'assistance des enfants voire de tes parents, je me ferai le plaisir d'évoquer l'épisode de Nicole... Moi aussi, je t'emmerde, mon chéri.

Elle referma le portable pour le rendre à Fabien.

- Excusez-moi, monsieur Mistre, de vous avoir privé de votre petite tirade sur les immiscions indiscretes dans un couple ! J'ai oublié de vous demander si Sheila se portait bien ?

- Très bien ! Elle grandit à vue d'œil.

- J'en suis ravie. J'irai la voir dès que nous serons rentrés.

Cécile ouvrit la porte et Valmy lui passa entre les jambes pour se livrer à une course folle dans la cour. Elle remit une bûche dans la cheminée. En se relevant, son regard se posa sur le tableau de Courbet. Elle avait encore oublié d'aborder le sujet avec Fabien. Elle posa la main sur son tailleur qu'elle avait étendu, la veille, sur le dos d'une chaise pour le faire sécher. Il était encore humide. Elle avait froid aux pieds dans ses bottes trop grandes. Quant à ses chaussettes de laine, montantes au départ, elles s'étaient réfugiées au bout de ses orteils recroquevillés et la torturaient à chaque enjambée sans lui apporter le moindre confort. Il y avait urgence à s'habiller correctement. Elle se déchaussa, s'exposa quelques minutes devant le feu puis enfila la paire de pantoufles de son père pour explorer les chambres d'amis à la recherche de la fameuse armoire. Elle avait l'impression de marcher avec des raquettes. L'ascension des escaliers s'avéra périlleuse. Elle rata quelques marches, s'agrippa à la rampe et réussit à se hisser jusqu'au palier. Elle poussa plusieurs portes et trouva la chambre bleue. L'armoire en noyer faisait face à un lit bateau. Elle l'ouvrit. Sur les rayons, des piles de vêtements étaient alignées. Elle prit un pantalon noir qu'elle déplia. Effectivement, c'était à peu près sa taille. Elle sourit en pensant aux paroles de Fabien « Quarante ans et presque pas démodés. Ils peuvent encore servir. » Deux jeans, c'était indémodable. Elle s'empressa d'enfiler le premier et se regarda dans la glace : génial ! Elle pouvait prendre le métro

sans se faire remarquer. Un chemisier, elle étala la pile sur le lit. Seul le style des cols était périmé. Il suffirait de les porter avec un pull ras le cou ou à col roulé. Un pull, elle en trouva un magnifique en laine blanche mais les motifs, genre cristaux de neige, ne l'inspiraient guère. Pas plus que le second, couleur bleu-ciel ou le suivant jaune-poussin-angora. Cécile jeta son dévolu sur le quatrième, brique, chiné de gris anthracite. Pourquoi pas ? Les chaussettes, elle fouilla puis ouvrit un tiroir. Elles étaient là. Aucun doute, elles témoignaient des goûts de l'époque avec leurs anneaux colorés superposés de la cheville au genou. C'était le temps du Big Bazar et de Michel Fugain. Ce détail n'avait pas vraiment d'importance sous un pantalon. Un manteau ? Une cape ? Dans la penderie à droite des rayonnages. Elle décrocha d'un cintre une housse transparente qui contenait sûrement un imperméable blanc... Elle descendit une glissière et eut un geste de recul : c'était une robe de mariée. Elle se dépêcha de la remettre en place avec le sentiment d'avoir ouvert un cercueil. Une pèlerine rouge ferait l'affaire. Des boîtes de chaussures étaient empilées au fond de l'armoire. Elle souleva le premier couvercle : une paire de vernis... Elle les retourna : du 36, sa pointure. Deuxième carton, plus long que les autres : des bottes de campagne en cuir gras, encore souple. C'était mieux ! Sous-vêtements, petit tiroir : bonne pioche ! Plusieurs pantys froufrouants de dentelles... des petites culottes en coton apparemment confortables... des soutiens-gorges... A première vue, la taille ne correspondait pas à sa poitrine. Dernier tiroir : des brassières, des bavoirs et des petits bonnets en laine. La panoplie complète d'un bébé. Les couleurs n'indiquaient pas le sexe. Ce n'était pas l'époque des échographies. Les mères préparaient leur accouchement en

tricotant tendrement des vêtements mixtes. L'heureux événement arrivé, elles choisissaient le bleu ou le rose. Cécile s'assit sur le lit. Elle se souvint des paroles de Fabien : « C'est une sale histoire, François n'aimait pas en parler. Je vous raconterai. » Que voulait-il dire et surtout que savait-il ? Avait-elle un demi-frère ou une demi-sœur ? L'accouchement s'était-il mal passé ? Parle-t-on d'une sale histoire après un tel drame ? Elle entendit une cloche carillonner. Pourquoi une sale histoire ? L'enfant était-il mort à la naissance avec sa mère ? Une sale histoire !